

3

DES AGES

DE

# L'ÉLOQUENCE

**Par L. BENLÉW**

PROFESSEUR DE LITTÉRATURE ANCIENNE A LA FACULTÉ  
DE DIJON



DIJON

IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE EUGÈNE JOBARD

1867

Bibliothèque Maison de l'Orient



158807



## DES AGES DE L'ÉLOQUENCE

---

### I

Si l'on veut voir dans l'éloquence le pouvoir de subjuguier les âmes par le charme de la parole, on peut dire qu'elle appartient à tous les âges et à tous les pays. Mais il y a loin de la faculté à l'art qui la discipline et en éternise les œuvres : il y a loin du jet de l'improvisation à la puissante harangue où la passion qui l'anime de son souffle et la raison qui en règle la marche confondent leurs forces et se réunissent dans une harmonie suprême. Cet art sera à l'étroit chez certains peuples primitifs, qui, comme ceux de l'Asie Orientale, sont soumis au joug d'un formalisme inflexible ; — qui, en effet, es-

pèrerait trouver des accents éloquents dans le *cant.* dont les livres liturgiques des Chinois sont remplis? — Il ne saurait naître non plus chez les races indolentes de l'Indoustan que la conquête a asservies, et qu'à l'aide d'antiques superstitions elle a parquées dans des castes immobiles; il rencontrera un terrain plus propice dans les pays habités par des Sémites; — mais là, mis au service d'une idée religieuse, unique, exclusive, elle n'enfantera chez les Arabes, comme auparavant chez les Hébreux, que la prédication ardente et le prophétisme. Même dans la nation si bien douée des Hellènes, l'éloquence paraît avoir affecté d'abord les allures un peu négligées de la *faconde*, et s'il est malaisé de démêler dans les beaux vers d'Homère la nature du talent que le père des poètes attribue aux Nestor, aux Ulysse, aux Ménélas, les discours qu'Hérodote introduit quatre cents ans plus tard dans son récit, peuvent être considérés comme une preuve à peu près certaine que les Ioniens de l'Anatolie ne possédaient pas d'orateurs de génie.

Pour faire naître la grande éloquence, il ne suffit pas que la prose d'un peuple soit arrivée à sa pleine maturité, que des événements considérables aient remué les cœurs et excité les méditations des hommes

d'esprit; il faut encore que les citoyens aient conscience de leurs droits et de leurs devoirs, et qu'ils éprouvent le besoin de voir clair dans les affaires de la cité; il faut que les entraves qui arrêtent la franche expression des opinions et des volontés soient tombées; que tous les enfants de la patrie soient à la fois égaux et libres. Voilà pourquoi l'éloquence grecque eut pour berceau le canton où toutes ces conditions étaient réunies, qu'elle naquit et grandit sur le sol d'Athènes démocratique et républicaine.

## II.

Il ne nous reste plus qu'un vague souvenir des effets que produisait sur ce peuple mobile et intelligent la parole de ses premiers chefs populaires, des Solon, des Pisistrate, des Clithène, des Aristide.

Thémistocle paraît l'avoir impressionné surtout par la lucidité et le bon sens de ses raisonnements. Plus profonde sur la foule fut l'action de Périclès; il la dominait par la majesté du geste, par le calme du maintien; il la gagnait par la gravité de son lan-

gage, par ses pensées lumineuses, ses métaphores saisissantes qui laissaient comme des aiguillons dans l'âme de ses auditeurs; même lorsqu'elle le grondait, la parole du grand patriote fut bien accueillie du peuple. Avec Périclès, l'éloquence instinctive atteint son dernier échelon : la première période, celle du *naturalisme*, est terminée par lui. Sa manière est assez imparfaitement rendue dans la phrase au tour irrégulier et difficile, dans les aperçus fins, profonds et quintessenciés que lui prête Thucydide. L'école a passé par là, et l'art y a laissé une première empreinte à la fois grandiose et pénible.

Cet art fut l'œuvre des *sophistes*. Tout en mettant en péril la philosophie naissante par la négation de toute certitude, et en portant par leurs doctrines de rudes coups à la morale publique, ils furent les premiers à découvrir les forces encore latentes du langage, à les discipliner et à les mettre au service des esprits retors et des ambitieux sans scrupule. Ces forces furent de deux espèces différentes : c'était d'abord tout un attirail de séductions et de grâces nouvelles, destinées à captiver l'oreille. Par la symétrie et le parallélisme des membres d'une même phrase, par des ressemblances de son dans les mots et leur mouvement rythmique, par des termes recherchés, puisés sou-

vent aux œuvres des poètes, on prédisposait favorablement des esprits inexpérimentés que des armes plus redoutables forgées par la puissante dialectique des Eléates, empruntées aux antithèses même de notre raison et reflétées par les formes du langage, venaient ensuite ébranler et subjuguier. C'était là ce qu'on appelait le talent de rendre la plus forte la cause la plus faible ; c'était là le système mis en œuvre par les intrigants que flétrissait la muse vigoureuse d'Aristophane, par ces sycophantes, objet de la haine et du mépris de tous les bons citoyens. La liberté qui donnait naissance à tous ces excès, les corrigeait par l'énergie de l'opinion publique, tant que celle-ci était ce qu'elle devait être.

Les préceptes contenus dans les manuels de rhétorique dont les Korax, les Tisias, les Gorgias étaient les auteurs, donnèrent du ressort aux grands talents de l'époque : historiens, philosophes, politiques, et engendrèrent le style archaïque dont les Antiphon et les Thucydide sont les plus parfaits modèles, mais dont se servaient aussi, selon toutes les apparences, les Alcibiade, les Nicias et même les Kritias et les Thérémène. Ce style était compassé ; il se distinguait par des symétries calculées, par une disposition architecturale des parties ; les phrases dis-

jonctives, adversatives, copulatives qui présentent un arrangement binaire de la pensée, y abondent. Celle-ci est rendue avec une recherche subtile, avec une précision pointilleuse. Elle a comme le fil et le tranchant du glaive; comme elle est creusée profondément, elle trahit l'effort de ces premiers pionniers de la belle prose parlée; elle est fortement nourrie, substantielle, condensée; elle lutte encore avec la forme qu'elle est près de vaincre, mais qu'elle n'a pu encore asservir.

Mais si le difficile et l'artificiel étaient venus aux Athéniens de la Sicile (les premiers sophistes étant originaires de ce pays), leur propre génie les portait au naturel, à la vérité, à la facilité de l'expression. Cela se voit dans Lysias, qui, élevé à l'école des sophistes, se fit remarquer d'abord par la monotonie de la diction, par des idées paradoxales et affectées. Tel il nous est présenté par Platon, lorsque dans son Phèdre il met dans sa bouche le fameux discours sur l'amour (*logos erôtikos*).

Un malheur de famille, une douleur réelle l'inspira mieux; obéissant au sentiment qui le dominait, au talent dont la nature l'avait doué, il arriva à la clarté, à la simplicité relevées par je ne sais quelle grâce naïve. Il parla le langage de tout le

monde ; il le parla bien, et il mérita l'honneur d'avoir fondé le style tempéré et simple (*tenuè dicendi genus*) que Xénophon porta dans l'histoire et qu'Isocrate adopta dans ses discours judiciaires. Ce style fut singulièrement admiré des Romains et des Grecs de la décadence qui croyaient y découvrir l'essence même de l'atticisme. — Lysias savait bien trouver un exorde pour gagner l'esprit des juges, conduire vivement la narration, accumuler rapidement les preuves et enlever un verdict favorable.

Il n'en fut pas de même d'*Isocrate*, qui vivait à l'ombre et dans la retraite de l'école, excellait surtout dans les discours d'apparat et les panégyriques. C'est là ce qui fait comprendre pourquoi, malgré ses sentiments patriotiques bien connus, son style manque de force et de chaleur. — Par ses études et ses occupations, il rappelle les sophistes ; mais il est novateur par sa manière de disposer les phrases et de les grouper par *périodes*. Les anciens orateurs les avaient plutôt massées et enchevêtrées ; Lysias et Xénophon étaient retournés au laisser-aller du langage familier. Isocrate, le premier, sut former des phrases une chaîne dont la fin va rejoindre le commencement, un cycle à chute harmonieuse. Il soigna les détails en évitant les hiatus et le re-

tour de mots aux sons identiques, et il ne négligea rien de ce qui pouvait assouplir et châtier sa diction. Sa pensée est rarement profonde, mais elle est claire et vaste. Nul plus que lui n'a développé et vulgarisé le thème depuis si rebattu des lieux communs. Toutes ces qualités ont fait d'Isocrate un écrivain instructif, un professeur excellent. Elles avaient attiré sur lui de bonne heure l'attention de Platon qui conçut de lui, lorsqu'il était encore jeune, les plus hautes espérances. Aussi Platon lui emprunta-t-il l'ampleur et la marche aisée de la phrase. Mais le langage du grand philosophe connaît toutes les nuances, depuis la verve inspirée du *vates* jusqu'à l'abandon aimable d'une conversation spirituelle. Il ne lui manque que la véhémence passionnée qui commençait alors à faire irruption sur le pnyx, et qui ne pouvait appartenir qu'aux véritables orateurs. Les anciens, Antiphon, Thucydide, Lysias, Isocrate, n'avaient connu que les figures du langage (*schémata tés lexeós*) et non les figures de la pensée (*schémata tés dianoias*) qui produisent le pathos et donnent à l'éloquence toute sa force (*deinotés, panourgia,*) comme : la gradation, la réticence, le polyptote, la subjection, l'anaclassis et tant d'autres.

Elles sont le résultat de la passion qui ne

se possède plus ou de la ruse qui la simule. C'est par celle-ci que paraît avoir excellé *Isée*; son style est plus étudié, plus recherché, mais moins gracieux et moins naïf que celui de son maître *Lysias*. Par contre, il a plus de variété dans les figures, plus de vigueur et d'énergie dans l'expression de la pensée. *Isée* était un esprit profond et artificieux, habile à jouer l'adversaire et à tromper le juge. Il a, comme *Antiphon* et beaucoup d'autres, systématisé ses principes dans un manuel (*techné*). Son talent redoutable, que le premier il paraît avoir appliqué à la politique, est considéré par *Denys d'Halicarnasse* comme une des sources où puisa le génie de *Démosthène*.

On s'est souvent demandé en quoi consistait ce génie qui est sans rival dans les fastes de l'éloquence. S'il fallait prendre au sérieux une des boutades du grand homme d'après laquelle l'*action* serait le tout de l'orateur, il faudrait désespérer à jamais de se rendre compte de son incontestable supériorité. A cet égard nous sommes dans le cas des Rhodiens auxquels il ne fut pas donné non plus de voir le monstre (*to thérion*) lui-même. Mais ils avaient sur nous l'immense avantage que possédait encore *Denys d'Halicarnasse*, de sentir le grec des temps classiques comme une langue vivante et de

jouir de l'harmonie de sa marche rythmée, de la musique de ses intonations. Lorsque Denys nous parle des merveilleux effets produits dans un célèbre passage du discours pour la Couronne par la combinaison ingénieuse de certaines valeurs prosodiques, force nous est de le croire sur parole sans bien comprendre. Ajoutons qu'on chercherait vainement dans Démosthène des images, des métaphores, des aperçus ingénieux, des vues philosophiques, des passages brillants, ou ce que nous appelons des fins de chapitre. Pour pouvoir l'apprécier à sa valeur, il faut savoir goûter l'admirable sobriété du génie grec. Démosthène est toujours dans son sujet, il court toujours au but ; dans ses discours rien n'est fait en vue de l'ornement seul ; on n'en peut rien retrancher, ils sont tout nerf et tout muscle. Démosthène connaît toutes les figures de rhétorique, tous les préceptes de l'école, mais ce ne sont plus que d'humbles esclaves, qui se présentent à point nommé sans qu'il ait l'air de les chercher. De même qu'il dédaigne les ciselures du langage, il ne déroule pas non plus de longues périodes qui affaibliraient la tension et jetteraient du froid : les siennes sont toutes ascendantes, embrassant deux ou trois membres au plus et aboutissant à des conclusions courtes, abruptes ; on dirait des

colonnes d'attaque montant à l'assaut avec la furie de la tempête et balayant tout devant elles. Nulle trace de la calme attitude d'un Périclès ou du beau langage, de la *kalliépeia*, des sophistes.

L'orateur ne ménage pas les prières et les invocations; il prodigue les peintures attendrissantes d'un glorieux passé désormais évanoui. Il s'acharne contre son adversaire; pour le vaincre, il ne recule pas devant la charge, il l'accable sous le ridicule.

La passion est maîtresse, on dirait qu'elle rejette le faible frein de la règle. Le torrent a rompu la digue, mais dans ses bords gigantesques il révèle un art nouveau, art sublime qui semble échapper aux bornes de la nature humaine. D'après Denys, Démosthène transporte ses lecteurs; il les jette dans l'extase des corybantes (*korybantiân*), et la comédie moyenne le compare à un Briarée dévorant des lances et des catapultes et portant le dieu Mars dans son regard.

Démosthène est un sommet auquel l'art oratoire n'a pu atteindre depuis; ses œuvres, réunies à celles de Platon et à la poésie de Sophocle, constituent dans le domaine des lettres la plus haute expression de la beauté classique; on peut dire de ceux qui se plaisent à leur commerce qu'ils savent goûter

le miel de l'Hymette; et respirer le parfum des roses de l'Hélicon.

Il faut placer près de Démosthène deux orateurs qui comme lui appartenaient au parti des patriotes, et comme lui figuraient dans le *canon* des Alexandrins : Lycurgue et Hypéride. Le premier, administrateur habile autant qu'intègre, se piquait dans ses discours de connaissances variées et même d'érudition ; ils étaient remplis de citations poétiques et de digressions de toute sorte ; ils étaient soigneusement élaborés, car Lycurgue n'était pas improvisateur. Hypéride, dont on a retrouvé récemment quelques restes précieux, se distingue par la finesse de ses pensées, par l'élégance et l'aménité de ses tours et par mille traits d'une ironie de bon aloi.

L'âme du parti Macédonien était Eschine, d'extraction médiocre, sinon d'origine honteuse, comme le voudrait son adversaire Démosthène. Quoiqu'il fût bien doué, son talent ne put suppléer à la faiblesse d'une cause, qui comptait cependant un Phocion parmi ses adhérents. Malgré la douceur, la facilité et l'éclat de sa diction, il a, d'après Quintilien, plus de chair que de muscles, et Cicéron oppose la sonorité (*sonitum*) de sa phrase à l'impétuosité (*vis*) de Démosthène. Eschine affectait une grande modé-

ration dans les gestes, ce qui le fit nommer par son antagoniste la Belle Statue (*ton kalon andrianta*). Il se donnait volontiers l'air d'un Athénien respectable, et le calme de son attitude se reflétait dans son style où dominant les figures des anciens orateurs (*schémata tés lexeôs*).

Autour d'Eschine, se groupaient Euboulos, Philocrate, Dinarque et Démade, tous partisans de Philippe. Les Alexandrins n'ont admis sur leur tableau que Dinarque, ce Démosthène rustique, qui, d'après Hermogène, se comparait au grand orateur, comme la bière se compare au vin. Il a peu de choses de commun avec ses rivaux, et cependant il n'a pas le mérite de l'originalité. Il est certainement, avec Andocide, contemporain d'Antiphon, le plus faible des *dix*, comme il en est le moins honorable. Il est pourtant plus digne d'estime que l'ignoble Démade, si redoutable dans l'improvisation, et qui vendait son talent au plus offrant. Nous ne le citons que pour mémoire, car le seul fragment qui nous en reste est, selon toute apparence, apocryphe.

Avec la chute de la liberté et de l'indépendance nationale, la grande éloquence dut prendre fin. Démétrius de Phalère, qui gouvernait Athènes pour les rois de Macédoine et qui était l'organe de leurs intérêts,

énerva le style oratoire avec l'intention d'abaisser les caractères et de mieux asservir les âmes.

Entrant dans la même voie, l'école de Rhodes s'écarta aussi des grandes et fortes traditions de l'art athénien. Leur décadence fut formellement inaugurée par Hégésias de Magnésie, fondateur du genre fleuri, guindé et affecté, qui porte le nom d'Asiatique. Ce genre devait régner presque exclusivement pendant les derniers siècles de la Grèce payenne. Les orateurs firent place aux beaux diseurs, aux rhéteurs, comme les appelaient les Romains ; les sophistes restèrent maîtres du terrain. Lorsque l'arrivée d'un de ces hommes était annoncée dans une ville, le peuple entier, quittant ses demeures et ses occupations, accourait pour admirer les airs pompeux du charlatan et pour s'enivrer de sa parole sonore. La race grecque, si éprise de la forme, lorsque le beau et le vrai venaient de lui échapper, se complaisait encore à en contempler l'ombre. Les rhéteurs les plus habiles, les plus dignes d'éloge, sont ceux dont les déclamations font entendre comme un écho affaibli des accents des grands maîtres : ce sont Dion Chrysostôme et Hérode Atticus ; après eux et au-dessous d'eux : Aélius Aristide, Hadrien de Tyr, Libanius, etc. Leurs œuvres

consistent en discours d'apparat, moralités, paradoxes et sujets fictifs de tout genre. C'est en effet par les sujets qu'ils traitent qu'ils se montrent souvent nouveaux et non pas par leur diction. Les plus célèbres sophistes de la décadence sont, sans contredit, Lucien et Julien l'apostat ; le premier, raillant dans des dialogues d'un atticisme élégant, quoique un peu recherché, tous les systèmes philosophiques et tous les cultes ; le second, faisant une guerre acharnée à la religion du Christ dans un style qui porte les marques du goût corrompu de l'époque. L'éloquence ne se réveilla qu'à la voix des Pères du quatrième siècle. Leur parole de feu, toute parsemée d'orientalisme, ébranla les consciences et retrempa les âmes. Il leur manquait, pour devenir classiques, la propriété des tours, la fermeté et la sobriété de la pensée. Ils compensaient ces défauts par l'ardeur des convictions, par l'honnêteté des sentiments et par un langage qui, quoique diffus, cessait rarement d'être populaire et naturel.

### III

Deux arts, nous dit Cicéron, conduisaient à Rome au pouvoir : l'art de la guerre et l'art de la parole. Est-il besoin d'ajouter

avec lui que, durant les guerres interminables qui constituent l'histoire de Rome dans les sept premiers siècles, la faculté de parler n'appartenait qu'au très petit nombre, et que les enfants de Rome se sont servis de tout temps avec plus de succès de l'épée que des arts plus nobles de l'intelligence. Cependant de tous les genres de littérature, le plus précoce et le plus national sans contredit, fut chez eux l'éloquence(1) : au sénat, aux comices, aux obsèques des familles, devant le préteur au Forum comme devant l'armée marchant à l'ennemi, il fallait sa-

---

(1) L'éloquence n'était pas un art au commencement, mais un besoin imposé par la liberté, un organe nécessaire de la jeune république. Les Etats établis sur les bords de la Méditerranée étaient à cette époque éloignée liés par la même solidarité qui unit aujourd'hui les grandes nations de l'Europe. La chute des Pisistratides et des Tyrans dans la Grèce, la dispersion de la corporation des Pythagoriciens dans l'Italie méridionale, l'expulsion des rois à Rome sont des événements presque contemporains qui se tiennent par un fil certain quoique secret. Nous avons dit ailleurs que les différentes branches des lettres grecques devaient se succéder à Rome, leur héritière naturelle, dans un ordre inverse à celui de leur développement primitif. L'éloquence et le drame, les genres les plus élevés de la prose et de la poésie, et les derniers cultivés par le génie grec, furent les premiers en date dans l'histoire de la littérature romaine. Mais Rome était une cité barbare, et ses œuvres intellectuelles devaient se ressentir pendant plusieurs siècles encore de cette barbarie.

voir parler sous peine de déchoir. On peut croire que les discours des chefs de la République ont été écrits et conservés de bonne heure (probablement depuis les temps de Pyrrhus). Si, à partir de Salluste, l'art de l'historien les accommode aux exigences de son œuvre, en leur prêtant un vernis apocryphe, nous sommes disposé à admettre que le fonds en aura été peu changé. — On possédait encore à l'époque de Cicéron le discours par lequel Appius Claudius, vieil et aveugle, avait repoussé les propositions du fameux Cinéas. Caton l'Ancien avait écrit tous ceux qu'il avait prononcés ; on sait que plus d'un fut inséré par lui entièrement dans son grand ouvrage historique, les Origines. Son style chargé de la rouille de l'archaïsme, émaillé de mots étranges créés au jet d'une improvisation ardente, sa phrase vigoureuse et irrégulière où respirait la rude honnêteté de son âme romaine, excitaient encore la curiosité des derniers orateurs de la République et faisaient au II<sup>e</sup> siècle l'admiration de l'école de Fronton. Mais si ancienne que l'éloquence soit à Rome, ses progrès ont été aussi lents que ceux de la langue que l'on y parlait. Elle ne visait pas à séduire les masses, mais à les convaincre par l'autorité du bon sens, des traditions et des exemples, par l'ascendant moral des

personnages qui montaient aux rostres. Voilà pourquoi Cicéron ne cesse de nous faire comprendre que ses prédécesseurs étaient plutôt diserts qu'éloquents (c'est le mot prêté à Antoine), qu'ils ne manquaient nullement de talent (*ingenium*), mais qu'ils ne brillaient pas par l'instruction et la méthode (*doctrina*).

Quoique indigène, l'art de la parole était un arbre sauvage qui, pour donner de beaux fruits, avait besoin de la greffe hellénique. Longtemps les hommes d'Etat de Rome se montrèrent rebelles à l'influence étrangère ; à la longue ils se virent obligés de la subir malgré eux.

Tout d'abord on avait trouvé les préceptes des rhéteurs fort ennuyeux ; on les avait jugés inutiles, même méprisables ; sans avoir recours aux subtilités de la théorie, on s'était contenté de la seule pratique, ou s'était borné à la fortifier par l'étude du droit et de la loi ; tout au plus était-il permis de connaître les raffinements de l'étranger, à la condition de ne pas s'en servir.

Pourtant les Scipions, les Gracques, Caius Gracchus surtout, qui avaient reçu une éducation supérieure et étaient versés dans les lettres athéniennes, surent donner à leurs harangues un tour nouveau et heureux, dont on devina bientôt la source. Ce n'était

pas encore l'art de la Grèce, c'en était seulement le vague et lointain reflet. Les fragments qui nous restent de leurs discours montrent quelque chose de la sobriété et de la raideur du style d'orien. Même Antoine et L. Crassus, dont Cicéron nous retrace les images idéales, ne quittent pas encore, au moins ostensiblement, le domaine du naturalisme. Les lettres grecques leur sont familières ; mais ils s'en défendent, comme si leur gloire devait en souffrir. Ces fausses hontes ne durèrent pas ; Rome s'amollit vite au contact brûlant des arts charmants et corrupteurs de la Grèce et de l'Asie. En voulant imiter les races vaincues, mais plus civilisées qu'elle, c'était leur corruption qu'elle s'inocula d'abord. Hortensius fit entendre le premier les accents de ce genre asiatique, qui marquait le déclin de l'éloquence grecque, et qui plut à la jeunesse de Rome par ses exagérations même. Heureusement le génie de Rome n'était pas assez épuisé pour ne pas tenter de remonter le courant.

Une réaction violente conduite par Calvus et Brutus, réprouvant jusqu'à la manière de Cicéron qu'elle trouvait trop fleuri et trop *redondant*, aurait voulu ramener la parole latine à l'atticisme un peu nu de Lysias. Elle comptait parmi ses partisans Asinius Pollion, et même César ; mais ce dernier,

dont l'esprit judicieux n'admettait rien d'outré, sut ajouter à la simplicité de sa diction la force et une merveilleuse élégance (*vim et miram elegantiam*). Dans l'art oratoire, il ne fut inférieur qu'au seul Cicéron, génie extraordinaire, qui un moment avait pensé tenir la palme du premier poète de Rome, qui put se bercer de l'espoir d'en devenir le premier historien, et qui en fut certainement le moraliste le plus distingué. Mais c'est surtout par son admirable talent d'orateur qu'il lui a été donné de fixer à jamais la prose latine, et qu'il a mérité de personnifier à lui seul l'éloquence latine. Si l'éloquence est le plus difficile et le plus tardif des *arts*, si elle se trouve au sommet de la littérature dont elle comprend, lorsqu'elle est formée, toutes les autres branches, Cicéron sera la plus haute expression littéraire de l'antiquité romaine.

En effet, Cicéron avait lu tous les poètes, étudié à peu près tous les arts et toutes les sciences, le droit surtout, cette admirable création de la rectitude romaine; sa mémoire, chargée des trésors du passé, son esprit fécond en saillies et toujours prêt à la riposte, la rondeur et l'harmonie de sa phrase classique, sa parole à la fois émue et correcte, font de ses ouvrages une lecture instructive, intéressante et aimable, dont le

charme ne périra pas. Il réunit tous les genres, touche à tous les sujets, et résume pour ainsi dire dans sa personne le travail intellectuel des siècles qui l'ont précédé. Mais c'est précisément le caractère encyclopédique de son savoir et de ses ouvrages qui en fait deviner d'avance les côtés faibles, lorsqu'on le compare à son grand rival. Si le génie de Cicéron est plus vaste et plus souple, celui de Démosthène est plus mâle et plus sobre : si Cicéron est plus varié, plus abondant, plus orné, Démosthène est plus précis et plus sûr de lui-même dans le cadre étroit qu'il s'est tracé. Voilà pourquoi l'on a dit que l'on ne pouvait rien ajouter à l'un et rien retrancher à l'autre. Si, par son exquise sensibilité, Cicéron nous touche et nous attendrit, Démosthène nous enlève par des accents plus virils. Enfin, si Cicéron est plus grand comme orateur judiciaire, Démosthène est incomparable comme orateur politique.

Les procès plaidés par Démosthène pour ou contre des personnes privées, ont surtout un intérêt d'érudition ; on les lit pour mieux connaître les lois et les coutumes d'Athènes, et pour suivre le grand orateur sur un domaine où il est peu connu du public. Les plaidoyers de Cicéron, au contraire, ont un intérêt général, car Rome

était devenue la capitale du monde ; les personnages que Cicéron poursuit ou défend y occupent le plus souvent une place considérable, et leur vie se rattache de près ou de loin aux grands événements qui, sous peu, allaient mettre fin au gouvernement républicain. Puis le droit fait dans ces discours, son apparition sous sa forme la plus auguste. Il y est appuyé non seulement sur de vieux us et des traditions, mais sur le juste et l'honnête, sur les sentiments de l'équité et de l'humanité. D'une nature tendre et sensible, Cicéron savait faire vibrer ces sentiments dans toutes les âmes. Qui peut lire sans émotion les pages vengeresses où il accable Verrès le prévaricateur, le spoliateur de tout un peuple opprimé ? qui, le discours, dans lequel il revendique l'innocence de Sextus Roscius persécuté par le favori du tout-puissant Sylla ? Dans sa *Milonienne*, Cicéron plaide la cause de l'équité ; dans le discours qu'il prononça pour le poète Archias, il défend celle des arts et des lettres ; lorsqu'il parle pour Ligarius, pour le roi Déjotarus, il nous intéresse en touchant à la politique contemporaine et en s'adressant à la clémence de César, dont le nom paraît partout dans ces temps troublés.

En revanche Cicéron est médiocre comme, orateur politique. Manquant de sang-froid

et de clairvoyance, il fut ballotté toute sa vie entre les deux grands partis qui se disputaient le pouvoir à Rome. Tout *homo novus* qu'il était, il se rangea le plus souvent, pour combattre l'ambition naissante de César, du côté de ces *optimates* souillés de crimes et chargés des dépouilles sanglantes du monde entier. Dans son discours, *pro lege Manilia*, il fait un éloge magnifique de ce Pompée, dont il apprit trop tard à connaître la cruelle perfidie ; dans ses Catilinaires tant vantées, mais singulièrement verbeuses, l'effort de l'orateur va bien au-delà de l'importance du sujet. Dans ses Philippiques toutes remplies de lieux communs et peu dignes du nom qu'elles portent, Cicéron s'escrime dans le vide ; ses violences sont dirigées contre Antoine, tandis que l'ennemi le plus dangereux dans lequel le chef du Sénat crut voir le protecteur de la République, se tient à part prêt à donner la main au soudard. On ne saurait cependant juger avec trop d'indulgence les œuvres et la vie d'un homme si complètement voué au bien, et qui, quoiqu'il ait commis bien des erreurs et fait bien des fautes, a vécu et est mort sans tache. On ne peut que plaindre les illusions du patriote qui ne sut comprendre, qu'entre les passions déchainées des partis il n'y avait plus de

place pour une grande existence fondée uniquement sur le génie des lettres et les vertus du citoyen.

Plaçons maintenant en regard de la position difficile et fautive qu'avait tenue à Cicéron sa politique à la fois excessive et vacillante, l'admirable attitude de Démosthène immobile au poste d'honneur, arrêtant presque à lui seul par l'énergie de son talent sublime la marche victorieuse de Philippe, sacrifiant sans hésiter à sa patrie sa fortune et sa vie. Cicéron s'est vainement efforcé d'apaiser les discordes civiles de Rome, Démosthène n'obtint que des succès disputés et passagers contre le parti de la paix à tout prix, qui, peut-être sans le vouloir et même sans s'en douter, amena l'invasion de l'étranger. Le premier, en présence d'une situation incertaine, pouvait et peut-être devait se tromper souvent; le second était toujours, mais plus facilement dans le vrai. A Rome il n'y avait en péril qu'une liberté qui depuis longtemps n'existait plus que de nom, à Athènes la liberté et l'indépendance nationale étaient menacées en même temps. La postérité qui n'a pas refusé une pitié affectueuse à la destinée de Cicéron, a gardé ses plus ardentes sympathies pour les héros vaincus de Chéronée et pour le martyr de Calaurie.

La vie et les œuvres des deux illustres orateurs fournissent la preuve de cette grande vérité : que les peuples dans l'expansion de leur jeunesse agissent beaucoup et parlent peu, et que la puissance de la parole augmente chez eux en raison de leur virilité décroissante. Voilà pourquoi l'éloquence fait ses plus grands efforts au moment critique où les Etats se laissent aller sur la pente de l'inertie, des plaisirs, des passions effrénées. Mais comme elle ne saurait suppléer à l'esprit de sacrifice et au courage absents, un gouvernement militaire fortement hiérarchisé retourne bientôt la devise : *cedant arma togæ*, en rétablissant cet ordre qui jadis avait été obtenu par le concours énergique et désintéressé de citoyens libres.

Deux fois, à trois siècles de distance, la grande éloquence avait succombé au milieu de circonstances analogues déterminées par la chute de la liberté. L'art de bien dire devait lui survivre ; il était devenu trop cher aux races sensuelles de l'antiquité, démesurément affolées de beauté et d'harmonie et qui ne se lassaient pas d'en admirer jusqu'aux formes les plus déchues. La grande voix du forum s'était éteinte : restaient les affaires d'Etat à traiter devant les sénateurs, les causes privées à plaider devant les cen-

tumvirs et les écoles des rhéteurs. Le goût changea sous les empereurs ; les traditions classiques parurent ennuyeuses et furent remplacées par un style à effet, rapide et chatoyant. Il nous reste de cette époque plus de noms que d'ouvrages ; beaucoup de ces noms figurent dans le *dialogus de oratoribus* ou sont cités par Quintilien. Pour nous, l'unique *Pline le Jeune*, auteur du célèbre panégyrique les représente tous ; Quintilien, lui-même, qui a écrit la plus complète *techné* de l'antiquité, n'a publié qu'un seul discours. Sous Adrien, nous voyons paraître le pâle groupe des Frontoniens conduits par son chef médiocre.

Les rhéteurs viennent remplacer de plus en plus les orateurs ; ils composent des déclamations, tantôt pour leur propre compte, tantôt pour celui des empereurs.

La partie pratique de l'art passa aux mains des jurisconsultes et des avocats. Tous les discours publics se réduisirent à la longue à des panégyriques pompeux prononcés dans les grandes solennités devant des chefs haut placés. Les onze *panegyrici* du iv<sup>e</sup> siècle nous donnent la mesure de l'éloquence gauloise de l'époque.

Le dernier maître de la parole latine est Symmaque, que n'atteint pas son disciple affecté, Apollinaire Sidoine ; son dernier

monument remarquable, le discours du premier *pro ara Victoriæ*. Mais déjà la phraséologie des rhéteurs du paganisme était effacée à la fois et relevée à l'Occident comme à l'Orient par les graves enseignements de la chaire chrétienne, illustrée par les noms de Minutius Félix, Tertullien, Cyprien, Arnobe, Lactance, St-Jérôme, St-Ambroise, et par celui du plus grand de tous, St-Augustin.

#### IV

L'éloquence des anciens avait abouti à celle des Pères ; c'est à celle des Pères que devaient se rattacher les hommes qui, durant la longue époque (1) religieuse que nous appelons le moyen âge, s'adressaient dans des idiomes rudes et informes aux nations modernes encore barbares, pour les soutenir, les consoler et les rendre meilleures.

Dans les pays où la prose se forme de

---

(1) Si l'on songe à l'histoire de presque tous les peuples orientaux. Aryâs ou Sémites, si l'on veut se rappeler la durée des traditions mythologiques sur le sol privilégié de la Grèce, et réfléchir au très petit laps de temps qui nous sépare du moyen âge, il faut convenir que les époques religieuses sont les plus longues que nous offrent les annales du monde.

bonne heure, et où l'on ose parler aux croyants de Dieu dans leur propre langue, le style dans lequel se prononcent et s'écrivent les homélies, les sermons, les oraisons, arrive bientôt à un haut degré de perfection. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à jeter un coup d'œil rapide sur la littérature volumineuse et respectable représentée en Angleterre par les noms de Hall, Taylor, Tillotson, Stillingfleet, Sherlock et d'autres. Ils sont surpassés pourtant par le brillant groupe des orateurs de la chaire française, par les Bourdaloue, Fléchier, Bossuet, Massillon, qui couronnent glorieusement un passé barbare mais plein de foi. Avec eux se termine la longue série des Pères, dont Bossuet est peut-être à la fois le plus grand et le plus classique. C'est lorsque l'éloquence religieuse a jeté son plus vif, pour ne pas dire son dernier éclat, que la tribune va s'illuminer d'une splendeur soudaine. Partout en Europe l'éloquence sacrée précède l'éloquence du barreau et de la tribune. Toutes les deux, mais surtout la dernière, ont besoin pour naître et se développer de la lumière de la publicité et de la liberté réunies. Aussi l'Angleterre est-elle le berceau de l'éloquence politique : elle y grandit à l'abri de coutumes parlementaires fort anciennes ; mais elle reçut une vive

impulsion de la Révolution qui éclata en 1640. On ne peut encore aujourd'hui lire sans attendrissement le discours prononcé par l'infortuné comte de Strafford devant la chambre des lords, pour se défendre contre l'accusation de haute trahison qui avait été portée contre lui. Certes les grands orateurs ne manquèrent pas aux règnes de Guillaume de Nassau, de la reine Anne et des premiers Georges. Mais c'est au moment où les Etats-Unis proclamèrent leur indépendance et où la France rejeta les chaînes du passé que l'éloquence vit surgir après lord Chatham le glorieux triumvirat de Pitt, de Fox et de Burke.

La cause des principes proclamés à Washington et à Paris, succomba dans les brillants tournois du Parlement anglais qui pourtant les avait, avec des réserves il est vrai, affirmés le premier, et qui peut être considéré comme le prototype de toutes les chambres délibérantes qui aujourd'hui se réunissent sur notre globe. Mais ces principes triomphèrent ailleurs : ils triomphèrent partout. C'est la Révolution française qui leur donna leur véritable consécration : ce sont les immortels orateurs de l'Assemblée nationale et de la Convention qui jetèrent à la vieille Europe féodale, comme un défi, ces doctrines qui sont comme la charte

de l'humanité régénérée. L'éloquence ressuscitée des anciens Gaulois leur prêta un merveilleux éclat ; un peuple héroïque en armes les adopta ; elles eurent un profond retentissement dans le cœur de tous les peuples qui naissaient à la civilisation ou qui mûrissaient pour la liberté.

La netteté lumineuse avec laquelle ces idées nouvelles furent exposées, la vigueur et l'instantanéité avec lesquelles on les mit en pratique et le courage persévérant qui les maintint, ont assuré à la France, malgré de nombreuses déceptions et de cruels désastres, le premier rôle, le rôle messianique entre les nations de l'Europe. Chaque parole qui tombe du haut de notre tribune est portée aussitôt aux quatre points cardinaux par les mille voix de la presse ; traduite, répétée, commentée, elle porte coup, elle fructifie pour le bien comme pour le mal. — Ajoutons que la France est un peu parente de la Grèce ; que les propriétés de la langue française, que les qualités et peut-être même les défauts de l'esprit français rendent nos orateurs capables de rivaliser avantageusement avec les grands modèles d'Athènes et de Rome. Il y a cependant entre l'éloquence classique et celle de nos jours des différences profondes. De même qu'en rétablissant dans leur simplicité les bases du raisonnement,

les philosophes modernes se sont affranchis de la scolastique barbare du moyen âge, les orateurs actuels ont rompu avec les minutieux préceptes des rhéteurs et des sophistes anciens. Ils exposent leurs pensées librement dans l'ordre que leur dictent les circonstances et l'inspiration du moment.

Les Grecs et les Romains attachaient une importance extrême à tous les détails de la forme ; ils y déployaient un art infini. Rien qu'en disposant les intonations d'une certaine façon et en groupant habilement les valeurs prosodiques ils arrivaient à des effets d'harmonie qui arrachèrent des cris d'enthousiasme à la foule électrisée ; l'attitude extérieure de l'orateur, ses gestes, son action, impressionnaient aussi plus vivement les âmes. Nous autres, modernes, nous ne sommes pas insensibles au charme d'une cadence heureuse ; mais nous sommes moins aligneurs de mots et moins peseurs de syllabes. Nous nous attachons davantage au fond du discours, à la rigueur de ses développements, à la grandeur des pensées, au sens pratique des mesures proposées. Aussi l'éloquence ne présente-t-elle pas chez nous les mêmes dangers que chez les anciens ; car elle ne connaît pas les entraînements du forum, où des citoyens de tout rang et de toute condition flattés par

des démagogues habiles et égoïstes pouvaient décider sur l'heure de leur sort et de la fortune de la République. Si l'on excepte les grands meetings des Anglo-Saxons, qui eux-mêmes n'ont qu'un caractère préparatoire, et dont les votes n'ont pas force de loi, on ne parle guère chez nous à tout le peuple réuni.

Les anciens avaient leurs théores et leurs ambassadeurs, mais ils ignoraient la noble fiction qui résume, par voie d'élection, la volonté de millions nombreux dans une assemblée composée de quelques centaines de personnes ; qui, en remplaçant les orages de mille réunions populaires par les délibérations d'un aréopage d'hommes sages et éclairés, arrête la fougue et le débordement des passions politiques. Quel que soit l'avenir qui nous est réservé, on peut croire qu'il appartiendra aux assemblées électives et aux luttes pacifiques de la tribune.

La France n'aura pas à s'en plaindre, puisqu'il y a deux mille ans Caton l'ancien reconnaissait déjà à nos ancêtres la double distinction dont leurs descendants peuvent se prévaloir encore aujourd'hui: *Rem militarem et argute loqui*. De ces deux qualités l'une a besoin de limiter et de tempérer l'autre. C'est ce tempérament seul qui pourra rendre

- durables et la force, sans laquelle il n'y a pas d'indépendance pour les nations, et les institutions libres, sans lesquelles il n'est pas de dignité pour les personnes.

